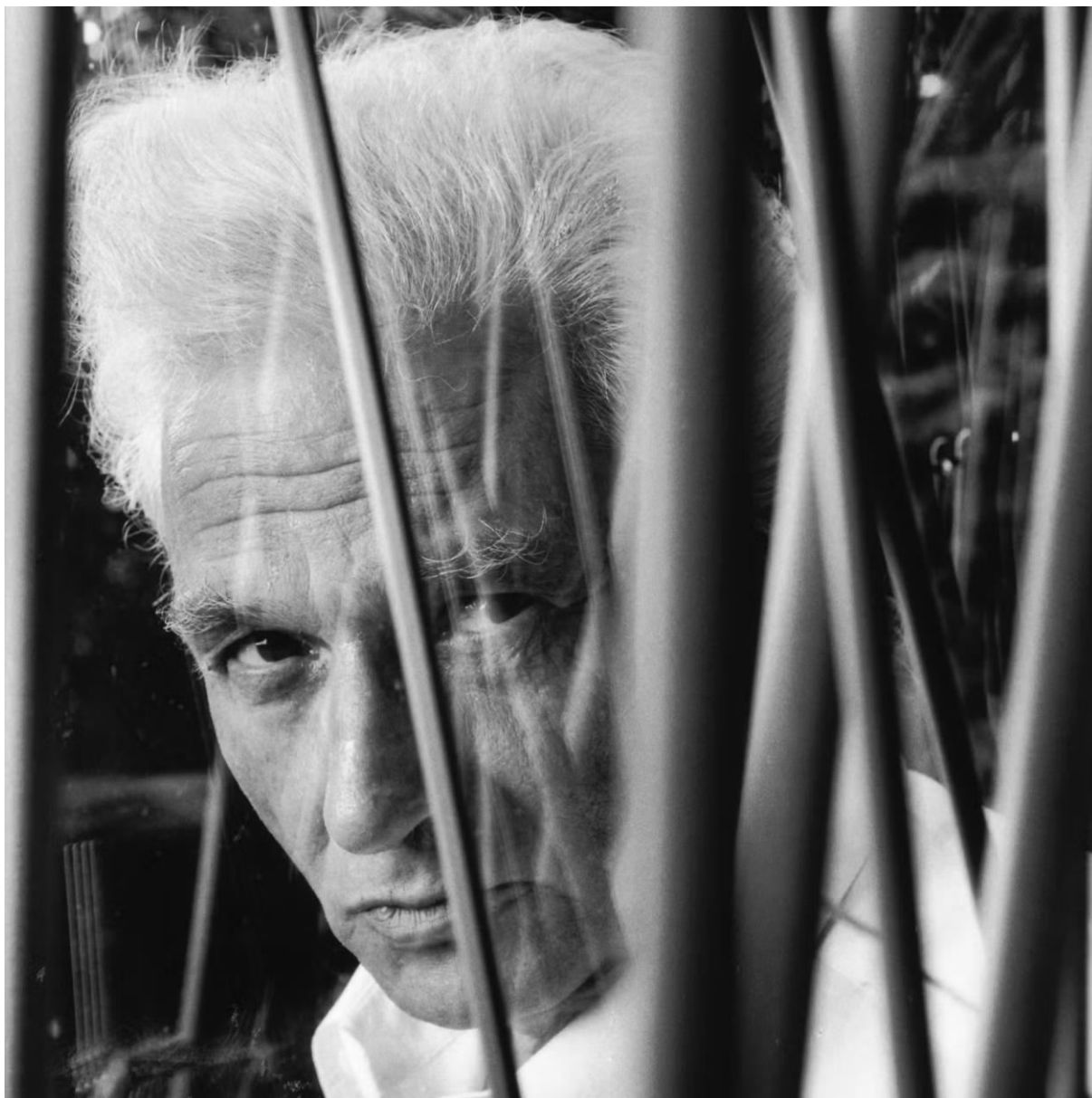


Vingt ans après Derrida, le spectre de la déconstruction

Par [Marie Lemonnier](#)

Publié le 8 février 2025 à 11h30, mis à jour le 8 février 2025 à 13h22



Le philosophe Jacques Derrida, en 1993. FRANÇOIS GOUDIER/GAMMA-RAPHO

Temps de lecture : 7 min.

Décryptage Alors que sont réédités certains de ses ouvrages majeurs et qu'on le célèbre à l'international, le philosophe Jacques Derrida reste en France la cible privilégiée des réactionnaires.

Dans une « Lettre » au poète Jean Ristat, le structuraliste Roland Barthes écrivait à propos de l'œuvre impressionnante de Jacques Derrida : « *Nous lui devons des mots nouveaux, des mots actifs (ce en quoi son écriture est violente, poétique) et une sorte de détérioration*

incessante de notre confort intellectuel. » Parmi ces mots actifs et radioactifs, à dissémination large et longue durée de vie, la « déconstruction » est celui qui, vingt ans après sa disparition, reste immédiatement associé à Derrida, comme un logo ou un slogan réducteur dont il n'a lui-même jamais cessé de se méfier.

Ni concept ni théorie, processus plutôt que procédé, opération critique sans sujet (« *ça se déconstruit* ») aux accents freudiens mais aux mille définitions (« *expérience de l'impossible* », « *plus d'une langue* », « *plus d'une voix* », « *ce qui arrive* »...), la déconstruction apparaît pour la première fois en 1967 dans « De la grammatologie » (Minuit) comme un opni, un objet philosophique non identifié. Le terme est emprunté au vocabulaire de Martin Heidegger, et à son concept de « désobstruction » ou de « désédimentation », *Abbau*, que Gérard Granel traduit pour la première fois par « déconstruction » en 1955. Par sa capacité à traquer les points aveugles de la pensée, à guetter la trace des fantômes qui hantent l'écriture, à interroger les vérités reçues et les concepts massifs, à défaire les oppositions binaires (intelligible/sensible, homme/femme, blanc/noir, vie/mort...), à déstabiliser les hiérarchies établies, elle ouvre de nouvelles possibilités de sens et, depuis la fin du XX^e siècle, n'en finit pas de féconder la recherche universitaire au niveau international – sur le genre, la race, le postcolonial, la condition animale... Loin d'être un relativisme, comme le prétendent ses détracteurs, le geste est au contraire une exigence de la raison philosophique poussée à ses limites. Mais c'est sans doute, comme le dit [Hélène Cixous dans l'entretien](#) qu'elle nous a accordé sur son long compagnonnage intellectuel avec Derrida, parce que celui-ci « *tire le tapis* » des certitudes et des identités figées sous nos pieds qu'il continue de provoquer les plus vives polémiques et surtout l'ire des réactionnaires qui ont ces jours-ci un peu partout le vent en poupe.

Un geste affirmatif

Preuve de la fortune extraordinaire du terme, il est désormais passé dans le langage populaire – de « *l'homme déconstruit* » vanté par Sandrine Rousseau aux séries Netflix « *Machos alfa* » ou « *Super Mâles* », dans lesquelles des quadragénaires en crise se retrouvent dans des stades de « *déconstruction de la masculinité toxique* ». Mais c'est encore dans les articles de la droite néoconservatrice et de l'extrême droite, du « Figaro Vox » à « Valeurs actuelles », qu'il est le plus souvent cité pour être fustigé, au point de virer à l'obsession malade. Le dernier numéro du magazine prorusse « Omerta », prisé des identitaires, qui met en couverture Christine Kelly, Sonia Mabrouk et Beatrice Rosen sous le titre « Anti-woke », en constitue une énième illustration. Dès l'édito de Charles d'Anjou, l'homme d'affaires installé à Moscou à l'origine de la publication, la notion surgit comme le diable qu'elle est censée incarner et qu'il faut d'urgence « *éradiquer* » : « *Le mal est idéologique. Il a pour objectif de transformer la société française, de la "déconstruire", disons le mot, de détruire ses valeurs, son histoire, ses traditions, son peuple, ses frontières et son âme. Cette idéologie, c'est le wokisme.* » Voici donc réunis en quelques mots presque tous les clichés infamants sur la déconstruction assimilée à une destruction et à la « cancel culture ».

La recrudescence actuelle de ces hostilités en France ne doit évidemment rien au hasard. Mais tout au contexte politique. La charge a été lancée voici trois ans par le colloque intitulé [« Après la déconstruction : reconstruire les sciences et la culture »](#) qui s'était tenu les 7 et 8 janvier 2022 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne et avait été inauguré de manière aussi inédite que fautive par un ministre de l'Éducation en exercice, bafouant le principe même de liberté académique. Dans cet instant de défoulement insensé, où l'un des plus grands philosophes du XX^e siècle, 21 fois fait honoris causa à l'étranger, était en somme accusé

d'avoir permis un « *ethnocide* » antioccidental (Pierre-André Taguieff) par une soixantaine d'intervenants qui ne l'avaient vraisemblablement pas lu, Jean-Michel Blanquer dénonçait la French Theory à laquelle est associé Derrida aux côtés de Foucault ou de Deleuze comme un « *virus* » contre lequel il fallait fournir « *le vaccin* ».



Robin Williams et Julie Kavner dans « Deconstructing Harry » (« Harry dans tous ses états », 1997), de Woody Allen. Un titre comme un clin d'œil au philosophe. PHOTO12 VIA AFP

Que Derrida ait pris soin de préciser que la déconstruction était un geste affirmatif et non une volonté de faire table rase ; qu'il ait répété dans « Psyché » (2003) que « *les déconstructions seraient faibles si elles ne construisaient pas* » et que la déconstruction de la démocratie avait pour perspective « *plus de démocratie* » ou celle du « *logocentrisme* » « *plus d'une langue* » ; qu'il se soit lui-même toujours défini comme un « *héritier* » interrogeant la tradition philosophique de l'intérieur pour la revitaliser ; qu'il n'ait jamais cédé à l'invective, lui préférant la nuance, n'y changeait rien pour ces universitaires en plein délire/dé-lire. La déconstruction serait selon eux synonyme de menace pour le monde civilisé, « *une arme de guerre contre la république universelle* », affirma encore Xavier-Laurent Salvador, rédacteur en chef du site de l'Observatoire du Décolonialisme, dans « Valeurs actuelles » (30 mars 2023).

A lire aussi

[Colloque « anti-woke » à la Sorbonne : on vous dit tout sur la polémique et les enjeux](#)

« *J'y ai vu un moment extrêmement important d'anomalie intellectuelle*, raconte aujourd'hui l'historienne Elisabeth Roudinesco, qui avait dénoncé, [dans une tribune au "Monde"](#) du 19 janvier 2022, une « *guerre à l'intelligence* ». *Ce banquet totémique contre le génie français était un acte suicidaire, une vengeance de la part de la vieille Sorbonne conservatrice et une*

extraordinaire entreprise de propagande politique aux relents nationalistes. » Retour du refoulé, c'est dans « la Pensée 68 » d'Alain Renaut et de Luc Ferry, publié en 1985, que ses participants ont reconnu leur livre fondateur. Un essai « *rempli de balourdises et de grossièretés, un livre nul mais symptomatique. Intéressant parce que symptomatique* », dira Derrida dans son dialogue avec Roudinesco, « De quoi demain... » (2001).

Le procès du wokisme

« *Le motif national est décisif dans cette histoire* », souligne Anne Emmanuelle Berger. Professeure de littérature française et d'études de genre à Paris-VIII, titulaire de la prestigieuse Melodia E. Jones Chair de l'université de Buffalo (après Michel Foucault, Gilles Deleuze, Hélène Cixous), elle a codirigé avec Isabelle Alfandary et Jacob Rogozinski les actes du colloque « Qui a peur de la déconstruction ? » mené à l'Ecole normale supérieure et à la Sorbonne en janvier 2023, en réponse à celui de Blanquer & Cie. « *Parmi les raisons plus souterraines des diatribes dont la déconstruction fait l'objet, il y a sans doute un impensé lié au fait que Derrida, philosophe des marges, vient des marges de la nation. Il est né juif en Algérie. La double question juive et de la colonisation joue dans l'animosité qu'il rencontre* », suggère Anne Emmanuelle Berger (1).

Le procès de la déconstruction ne date cependant pas d'hier. Aux Etats-Unis, où Derrida est rapidement devenu la coqueluche des facultés, la déconstruction (dont, en 1997, le film de Woody Allen « Deconstructing Harry », traduit en français « Harry dans tous ses états », témoigne de la popularité inouïe) est dès les années 1990 la cible favorite des néoconservateurs dans leur guerre stratégique contre ce qu'ils appellent alors le « politically correct », cet ancêtre du « wokisme ». Dans « Qui sommes-nous ? » (2004), Samuel Huntington dénonce la « *coalition déconstructionniste* » qui a « *favorisé le développement de sentiments de compassion et de culpabilité à l'égard de ceux que l'on percevait comme des victimes de l'exclusion, de la discrimination et de l'oppression* ». L'auteur du « Choc des civilisations » (1996) y déplore que « *les minorités raciales et les femmes* » soient devenues « *le cheval de bataille de l'activisme de gauche* ». Dans la même veine, Dinesh D'Souza, ancien conseiller de Reagan, gracié par Donald Trump de sa condamnation pour fraude financière, publie en 1995 le best-seller « The End of Racism », pour dénoncer l'influence étrangère délétère de la déconstruction qui s'attaque au corps social et culturel américain et plongerait la jeunesse dans le nihilisme.

L'argumentaire ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. En France, c'est Eric Zemmour, lecteur éperdu de Huntington, qui, dans [« le Suicide français »](#) (2014), est l'un des premiers polémistes à appeler à « *déconstruire les déconstructeurs* ». « *Aujourd'hui, la déconstruction rangée sous l'appellation de "wokisme" est devenue un objet idéologique direct, une pomme de discorde, une sorte d'épouvantail dont les réactionnaires se saisissent* », explique François Cusset, l'auteur de l'essai « French Theory » (2005), qui sera prochainement adapté en bande dessinée. Il n'est cependant pas sans ironie de relever que c'est en reprenant une antienne des détracteurs américains de la déconstruction que les conservateurs français défendent leur vision ethnocentrique du savoir et de la culture.

Six mois avant de mourir, Jacques Derrida, qui réclamait le droit de dire « *plus qu'une phrase* » dans un monde qui refuse la complexité, a répondu par avance à ces attaques : « *Si vous êtes antiraciste, vous êtes "politiquement correct". Si vous êtes contre l'homophobie, on vous accusera bientôt d'être "politiquement correct" pour vous bâillonner, vous museler, vous imposer le silence. J'ai horreur de l'usage qu'on fait de ce mot en France parce qu'on*

se donne, avec bonne conscience, le droit de dénoncer tout ce qui est animé par un souci de justice. C'est une nouvelle orthodoxie. » Une forme de populisme intellectuel qu'il convient donc de déconstruire, puisque tout peut être déconstruit, « sauf la déconstruction », qui était pour son inventeur l'autre nom de la « justice ».

► (1) Anne Emmanuelle Berger publiera fin 2025 aux Presses de l'Université de Montréal « *le Cœur au téléphone* », un essai sur la question de l'hospitalité chez Derrida et son rapport à Israël et à la Palestine.

► **Spectres de Marx**, de Jacques Derrida, édition revue et augmentée d'un débat inédit avec Etienne Balibar et d'extraits de correspondance, Seuil, 304 p., 25 euros.

► **Du même à l'autre. Deux cours sur Husserl, 1963**, de Jacques Derrida, Seuil, 224 p., 24,50 euros.

BIO EXPRESS

Philosophe majeur du XX^e siècle, **Jacques Derrida**, né à El Biar en Algérie en 1930 et mort en 2004 à Paris, est l'initiateur de la « déconstruction ». Il est l'auteur d'une œuvre monumentale dont : « *De la grammatologie* » (1967), « *la Voix et le Phénomène* » (1967), « *l'Écriture et la Différence* » (1967), « *Marges de la philosophie* » (1972), « *la Dissémination* » (1972), « *Glas* » (1974), « *Spectres de Marx* » (1993), « *l'Animal que donc je suis* » (2006).

Par Marie Lemonnier